

24 HEURES CHRONO
OU COMMENT JUSTIFIER LA TORTURE

*Jean-Cassien Billier**

Soixante-sept. C'est le nombre de cas de torture auxquels le spectateur assiste au cours des cinq premières saisons de la série *24 heures chrono* (*24* en anglais). Ce qui représente un peu plus d'une scène de torture par épisode – la lassitude possible du spectateur étant activement combattue par le renouvellement permanent des moyens techniques : électrocution, coups, administration de drogues, simulacre d'exécution, privation sensorielle... Mais ce qui devrait faire dresser les cheveux sur la tête de tout démocrate, c'est que ces soixante-sept scènes sont destinées à *glorifier* la torture, ou du moins à la « normaliser », et non à la dénoncer ! Et, de fait, des millions de spectateurs dans le monde ont benoîtement dégusté cette série américaine, semaine après semaine et sans apparemment trouver grand' chose à lui reprocher. Cette ahurissante situation s'explique par trois facteurs.

En premier lieu, parce que *24 heures chrono* est la série américaine par excellence de l'après 11-septembre. Pendant les cinq premières années de son existence, cette série va en effet fidèlement accompagner l'administration Bush dans sa guerre en Irak par fiction interposée. L'agent spécial Jack Bauer, incarné par l'acteur Kiefer Sutherland, joue donc du flingue à tout va, coupe quelques doigts et fait sauter autant de rotules au nom de la cause sacrée de la sécurité nationale. Il faudra attendre les révélations pour le moins embarrassantes sur les pratiques de la CIA et de l'armée américaine en Irak et à Guantanamo pour que l'enthousiasme suscité dans le public par ce super héros commence à retomber.

En second lieu, parce que *24 heures* ne cesse de reconstruire épisode après épisode une expérience de pensée bien connue des amateurs de

* Jean-Cassien Billier est professeur agrégé de philosophie à l'Université Paris-Sorbonne.

philosophie morale, celle de la *ticking bomb*, assortie de la traditionnelle question : « Que feriez-vous en pareille situation ? ». Et la série ne lésine pas sur la vraisemblance fantasmagorique de la mise en scène : la bombe à retardement nucléaire ou biologique égrène ses secondes, qui sont affichées régulièrement à l'écran, ses victimes potentielles se chiffrent, elles, par millions (la mégapole tout entière de Los Angeles remporte régulièrement l'oscar de la victime de masse la plus photogénique), le président américain est à l'évidence un homme bon (c'est un démocrate noir) et il a de solides principes d'éthique à faire valoir (il doit sauver ses concitoyens innocents), d'ailleurs il est absolument navré de devoir recourir à la torture. Tout le ressort dramatique repose, avec une redoutable efficacité, sur l'hypothèse de la substitution : que feriez-vous *personnellement* si vous étiez, non un spectateur lambda vautré sur son canapé, mais un chef d'État d'une grande et exemplaire démocratie injustement attaquée, ou encore, un agent de terrain confronté à l'urgence de l'action et plongé au cœur du dilemme ? De nombreux travaux de philosophie morale et de psychologie ont montré à cet égard à quel point il suffit d'augmenter le différentiel entre le « solde net » de bénéfice espéré et le coût d'un acte pour le faire accepter par un raisonnement conséquentialiste. Vous ne voulez pas torturer ou tuer pour sauver votre prochain ? Admettons ! Mais s'il s'agit de sauver *un million* d'innocents ? Toujours pas ? Que diriez-vous s'il s'agissait de *cent millions*, au prix d'un petit acte « limité » de torture ou d'un minuscule meurtre quasi-indolore ? La plupart des gens acceptent ainsi assez aisément de tuer Hitler, si l'on parvient à les convaincre qu'ils vont ainsi empêcher la Seconde Guerre mondiale et la Shoah. Il suffit d'un peu de persuasion pour obtenir d'eux qu'ils le torturent légèrement avant de l'exécuter, s'ils peuvent ainsi obtenir le code d'annulation d'une diabolique fusée V2 qui, autrement, irait s'abattre sur le ghetto de Varsovie (avant, évidemment, que celui-ci ne soit écrasé dans le sang comme ce fut le cas dans la réalité). Les expériences de pensée, évidemment, ne salissent guère les mains. Tout juste, éventuellement, les âmes. On peut toujours inventer des dilemmes imaginaires : soit torturer Hitler et empêcher la Shoah, soit refuser de torturer Hitler, et endosser du coup la responsabilité de la Shoah. Mais ce sont des pseudo-dilemmes, et ce pour une raison très simple : ils renvoient, tout en mélangeant allègrement réalité et fiction, à un savoir certain que nous a donné rétrospectivement, hélas, l'Histoire (la Shoah a bien eu lieu), alors qu'une authentique situation de dilemme moral comporte toujours une part, plus ou moins grande selon les cas, d'incertitude foncière quant aux résultats escomptés de notre action. *24 heures chrono* fonctionne en tout cas selon ce principe éprouvé de l'expérience de pensée par surenchère.



Un débat a eu lieu au début des années 1980 entre deux philosophes américains sur ce principe de la surenchère conséquentialiste. Le premier à intervenir, Alan Gewirth¹, avait voulu démontrer qu'il existe des droits absolus, c'est-à-dire des droits qui ne doivent *jamais* être violés, quelles que soient les circonstances. L'argument central de Gewirth consiste à dire qu'il doit exister au moins *un* droit absolu : celui pour une mère de ne pas être torturée à mort par son propre fils. Le cas imaginé par Gewirth est le suivant : des terroristes vont utiliser une arme nucléaire pour tuer par milliers des civils innocents dans une ville éloignée, sauf si un certain Abrams donne satisfaction à leur revendication : il doit torturer lui-même à mort sa propre mère. Gewirth affirme qu'Abrams ne doit pas torturer à mort sa mère, et qu'il ne viole pas le droit à la vie de citoyens innocents de la ville éloignée parce qu'il n'est tout simplement pas la cause immédiate de leur mort qui est due à l'action libre d'autres agents que lui-même, en l'occurrence les terroristes.

Une contre-argumentation avait été efficacement proposée en réponse par Jerrold Levinson². Modifions complètement l'exemple de Gewirth, avait proposé Levinson. Imaginons à présent qu'un biologiste nommé Adams a produit une variété de bactérie de choléra qui, par suite de mutations génétiques imprévues, résiste à tous les traitements connus et qui déjoue toutes les méthodes employées pour s'en débarrasser (la température, la pression, l'acidité, rien n'y fait). Comment Adams va-t-il s'en sortir ? Il ne peut pas jeter à la poubelle cette infernale bactérie, qui se répandrait alors partout. Il ne peut pas non plus la conserver, car il apparaît de surcroît que cette bactérie ronge tous les récipients connus et menace de s'en échapper sous peu. Admettons, écrit Levinson, toutes ces impossibilités. Il ne reste plus que trente minutes avant que cette bactérie ne se répande sur la planète en infligeant une catastrophe humanitaire telle que, par comparaison, l'épisode tragique de la peste noire n'aura été qu'une aimable plaisanterie. Soudain, Adam se souvient qu'un scientifique menant des recherches moralement controversées (et, comme on va le constater, c'est peu de le dire) dans un pays au régime hautement répressif a découvert deux ans plus tôt un anticorps totalement efficace contre ce type de bactérie mutante du choléra. Cet anticorps est produit par le sang d'une personne, soumise à une douleur paroxystique induite par torture, cinq minutes *après* sa mort

1 Alan Gewirth, « Are There Any Absolute Rights ? », *The Philosophical Quarterly*, 1981, vol. 31, n° 125.

2 Jerrold Levinson, « Gewirth on Absolute Rights », *The Philosophical Quarterly*, 1982, vol. 32, n° 126.



sous la torture. Mais, clause contraignante supplémentaire au sein de ce cauchemar, il faut d'abord que le sang de cette personne appartienne à un groupe extrêmement rare. Or, il se trouve que la mère d'Adams appartient à ce groupe, et qu'elle est même la *seule* personne ayant un sang de ce type qu'il peut trouver dans toute la ville au cours des trente minutes qui lui restent. Adams doit-il faire venir d'urgence sa mère et la torturer à mort ? Gewirth répondrait assurément que non. Adams sera pourtant *directement* responsable de la mort de centaines de millions de personnes, puisque ce sont *ses* recherches qui ont amené à la production de cette bactérie. Les droits de sa mère de ne pas être torturée sont absolus, d'autant qu'elle est totalement innocente ; ceux des centaines de millions de victimes potentielles et innocentes le sont aussi. Rien ne permet, assure Levinson, d'affirmer que l'un de ces deux droits est plus absolu que l'autre. Gewirth a donc échoué à nous démontrer l'existence d'*un* droit absolu qui l'emporterait sur tous les autres. Il ne nous reste plus sur les bras qu'un conflit atroce entre des droits absolus.

La série *24 heures chrono* semble parfois, à cet égard, être une sorte d'illustration des dilemmes moraux dont la philosophie morale américaine est friande. Mais cette impression que le scénario a été puisé dans les multiples exemples et expériences de pensées qui jalonnent depuis des décennies, en philosophie, les débats entre les diverses écoles d'utilitarisme moral et les quelques variétés anglo-saxonnes de néo-kantisme, est fallacieuse. *24 heures chrono* a, hélas, une inspiration beaucoup plus frustrée. N'apparaît pas en effet dans la série l'intérêt des analyses déontologiques montrant qu'il faut poser des crans d'arrêts au conséquentialisme parce que celui-ci peut entrer aisément dans la logique de la surenchère, ou encore de contre-argumentations intra-conséquentialistes montrant qu'il est nécessaire de poser de sévères restrictions morales relatives aux agents. L'inspiration de *24 heures chrono* est à l'évidence bien plus politique que philosophique ! Le co-créateur de la série, Joel Surnow, s'est expliqué plusieurs fois sur sa démarche, et notamment dans un entretien publié dans *The New Yorker* au début de l'année 2007 : il s'y présente comme « un type de droite » et qualifie sa série de « patriotique ». Le principal scénariste de la série, Howard Gordon, a expliqué quant à lui que les constantes violations de la loi par le héros étaient là pour satisfaire le désir de violence du spectateur et qu'il n'y avait rien de mal à cela : « C'est de la fiction, les gars ! ». En réalité, derrière cet aspect brut de décoffrage des idées qui la sous-tendent, la série véhicule, hélas, quelque chose de très subtil. Et c'est sur ce point qu'apparaît le troisième grand facteur de son succès.



En effet, une stratégie incroyablement perverse se déploie dans *24 heures chrono*. Elle se déploie sur deux plans magistralement articulés. D'une part, il y a une jouissance du bien, qui ressemble fort à une structure perverse, qui consiste à laver en permanence de tout soupçon moral la victime attaquée (les États-Unis, son bon président, son peuple innocent), au point de démontrer que cette victime l'est doublement puisqu'elle est *obligée*, contre son gré, de se salir les mains pour se défendre. On notera au passage que le super-héros sera rapidement amené à torturer aussi quelques-uns de ses amis, chose certes horrible, concède du bout des doigts la série, mais légitimée par le fait qu'une épouvantable traîtresse est apparue assez rapidement parmi ses plus proches collaborateurs. Nous sommes donc plongés dans la phase ultra-nationaliste et héroïque des États-Unis « lâchés » par certains de leurs alliés... D'autre part, il y a une inversion spectaculaire de valeurs dans *24 heures chrono* puisque le tortionnaire n'est en rien présenté comme un obscur exécutant des basses œuvres de l'État, mais précisément comme un super-héros. Bref, le tortionnaire est devenu le *sauveur* (des États-Unis, du monde), seul capable de sacrifier sa conscience sur l'autel du bien commun. La torture, comme l'a noté Michel Terestchenko dans un remarquable essai³, finit par prendre ici une dimension proprement messianique. Le super-héros Jack Bauer est *obligé* d'aller très loin dans le *sacrifice* de soi, jusqu'à donner son corps de façon christique au bien commun: sa vie familiale est détruite, sa femme assassinée, et, infiltré dans un réseau mafieux lié au terrorisme, il se drogue volontairement pour donner le change au péril de sa vie. Cette double stratégie, faite d'innocence absolue et de sacrifice du tortionnaire lui-même, est martelée d'épisode en épisode, alliée à un ingrédient essentiel : l'absence totale de doutes. Le monde du tortionnaire messianique est miraculeusement dénué de complexités et d'incertitudes. Atroce résultat de cette stratégie : *24 heures chrono* délivre un message sur le bon usage *moral* de la torture, valable pour les États-Unis par le truchement de son super-héros. Ce message est simple : il suffit de garder une forme de « distance intérieure » à l'égard des actes qu'on réalise pour ne pas être sali par eux. C'est une solution au « dilemme de Himmler » : comment faire le sale boulot sans devenir soi-même un monstre ? Le chef de la SS avait résolu de problème en citant la Bhagavad Gita : « Agis en gardant ta distance intérieure, ne deviens pas entièrement impliqué »⁴.

3 Michel Terestchenko, *Du Bon Usage de la torture, ou comment les démocraties justifient l'injustifiable*, Paris, La Découverte, 2008.

4 « The depraved heroes of 24 are the Himmlers of Hollywood », *The Guardian*, 10 janvier 2006 (cité dans Terestchenko, *op. cit.*, p. 84).



Pour finir, quels furent quelques-uns des effets notables de cette série ? Commençons par le pire : la « jurisprudence Jack Bauer », ou, du moins, la prise de position en faveur de la torture d'Antonin Scalia, juge conservateur de la Cour suprême (avec lequel le philosophe et juriste Ronald Dworkin a croisé le fer) lors d'un colloque à Ottawa. Scalia n'a pas hésité à s'appuyer sur une fiction pour justifier sa thèse : « Jack Bauer a sauvé Los Angeles, il a sauvé des milliers de vies. Allez-vous condamner Jack Bauer ? Dire que le droit pénal est contre lui ? Je ne le pense pas »⁵. La *Georgetown University Law School* n'avait d'ailleurs pas attendu Scalia pour mettre à son programme un cours étrangement intitulé « La loi selon *24 heures chrono* », dispensé par le général Walter Sharp, du Pentagone. C'est pourtant dans l'armée américaine elle-même que l'on découvre un second effet particulièrement intéressant de la série. Certains enseignants de la prestigieuse académie militaire de West Point ont en effet fini par considérer Jack Bauer comme l'une de leurs bêtes noires : leurs cadets sont persuadés que la torture est efficace en situation réelle comme elle l'est dans la série *24 heures chrono*. Ce sont les instructeurs militaires qui doivent alors leur démontrer que, dans la réalité, la torture, ça ne marche pas. Pour finir, West Point va jusqu'à convoquer en 2007 l'acteur Kiefer Sutherland lui-même, alias Jack Bauer, pour prononcer une conférence devant les cadets afin de leur confirmer qu'il est mal et inefficace de torturer des prisonniers ! On sait en effet que, dans l'immense majorité des cas, les prisonniers interrogés parlent *avant* toute torture, et *indépendamment* de celle-ci. Si la torture a un effet, il est nettement négatif. De fait, un terroriste fanatique détenant le code de désamorçage d'une bombe à retardement aura beau jeu de mentir sous la torture pour gagner ce qui est le plus précieux en la circonstance : du temps. Dans la réalité, le fanatique torturé, tel que le présente l'exemple paradigmatique de la *ticking bomb*, sera enclin à raconter des fables, et non à dire la vérité. Le principal mythe de la torture, c'est son efficacité. Le mythe secondaire consiste, lui, à faire croire que l'expérience de pensée de la *ticking bomb* correspond à une réalité. Dans les faits, ce mythe ne sert qu'à une seule chose : à justifier la torture dans tous les *autres* cas.

Pour finir, l'audience de la série *24 heures chrono* a chuté d'un tiers au cours de la sixième saison, diffusée en 2007. Ultime justification sacrificielle de la torture : dans le premier épisode de cette sixième saison,

5 Cité dans Christian Salmon, *Storytelling. La Machine à raconter des histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte, 2007, p. 169, repris dans Terestchenko, *op. cit.*, p. 134.

Jack Bauer sort de dix-huit mois de captivité dans une geôle chinoise où il a été lui-même torturé sans relâche. Mais le public a fini par se lasser : la guerre en Irak s'est enlisée, les scandales de Guantanamo, d'Abou Ghraib et des prisons secrètes de la CIA dans le monde ont fini par faire leur effet, l'ère Bush s'achève et Barak Obama pointe à l'horizon de l'histoire américaine avec sa promesse de condamner solennellement la torture, ce qu'il fera une fois élu. Les acteurs eux-mêmes se font désormais tirer l'oreille. Un acteur musulman refuse ainsi de jouer le rôle d'un terroriste. Un autre acteur pressenti, David Clennon, révèle le *Wall Street Journal* en 2008, déclare ne pas vouloir voir son nom associé à une publicité pour la torture. Les scénaristes s'évertuent depuis à ranimer la flamme en tentant d'adjoindre une nouvelle plus-value morale à leur croisade. Ils ont fini par se résoudre à supprimer la fameuse Cellule antiterroriste à laquelle Jack Bauer appartenait. Après moult discussions – rapportées par le *Wall Street Journal* – avec les responsables de la Fox inquiets de la baisse d'audience, les scénaristes ont également trouvé une solution : Jack sera convoqué à Washington pour répondre aux accusations portant sur ses méthodes des six premières saisons. Mais c'est un peu tard. John Rawls a appelé *telishment* la méthode selon laquelle les dirigeants politiques auraient l'autorité discrétionnaire de condamner un innocent ou de violer des contraintes déontologiques fondamentales lorsque les intérêts supérieurs de la société sont en jeu. À long terme, affirme Rawls, cette institution ne peut hélas que détruire la confiance sociale et ruiner la morale publique. Sept saisons de la série *24 heures chrono*, c'est déjà un fort long terme.